10.

ESSAI
SUR LA MANIE,

PRÉSENTÉ

A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER,

Le 27 Germinal, An VIII de la République française,

PAR GUILLAUME SERVIÈRE, de Lansargues, Département de l'Hérault, inscrit aux registres de l'ancienne Université et Élève de cette École.

A MONTPELLIER,

Chez TOURNEL, père et fils, Imprimeurs-Libraires de l'École de Médecine, Rue de l'Aiguillerie, N.° 43.

AN VIII. R. F.

A.

GUILLAUME SERVIÈRE. MON. PÈRE.

MON. MEILLEUR. AMI.

MON. PREMIER. MAITRE.

CELUI.

QUI. LUI. DOIT. LA. VIE.

LES. AVANTAGES. DE. L'ÉDUCATION.

ET. UN. ÉTAT. HONORABLE.

LUI. PRÉSENTE. CET. ESSAI.

COMME. UN. FAIBLE. GAGE. DE. SA.

RECONNAISSANCE.

ET. D'UN. ATTACHEMENT. INVIOLABLE.

SERVIÈRE.

ESSAI
SUR LA MANIE.

LA maladie qui doit faire le sujet de cette dissertation, est une de celles que les médecins ont étudiée avec le plus de soin, et sur lesquelles ils ont le plus écrit. En effet, sans compter les différentes nosographies complètes où elle est traitée fort au long, et les nombreuses dissertations académiques qui sont sorties des écoles, des sociétés savantes, ou qui ont été publiées par la voie des journaux; il existe sur cette matière plusieurs traités, *ex-professo*, faits par des personnes d'un mérite distingué; et ces écrits laissent à ceux qui voudraient entreprendre le même sujet, peu d'espérance d'ajouter des idées nouvelles à celles qu'on possède déjà. Je ne prétends pas dire par là que nos connaissances sur la manie soient portées aussi loin qu'il serait nécessaire pour en opérer sûrement la guérison; l'expérience journalière me démentirait: mais quand on voit que depuis bien long-temps les écrivains ne font que répéter ceux qui les ont précédés sans y joindre rien d'utile, on est tenté de croire que nos moyens sont épuisés, et qu'il n'est pas donné à l'esprit humain de pénétrer plus avant.

Cette considération m'aurait fait abandonner ce sujet, si le choix d'un autre m'eût donné l'espoir d'intéresser davantage; mais me trouvant aussi stérile sur tout le reste, et songeant d'ailleurs que bien des auteurs qui aspirent à la célébrité n'ont pas craint de ne donner que des compilations, j'ai pensé que, travaillant seulement pour remplir une obligation, je pouvais rédiger à ma manière les idées d'autrui, sur une matière qui me plaît.

Avant d'aller plus loin, je dois désigner, avec précision, l'affection dont je vais m'occuper, afin de faire disparaître l'équivoque que le titre de cet écrit présente, à cause de trois acceptions dans lesquelles le mot *manie* peut être pris. L'une de ces acceptions est conforme à l'étymologie, et selon celle-ci, manie est synonyme de fureur. C'est dans ce sens que les nosologistes exacts, SENNERT (1), BOERHAAVE (2), SAUVAGES (3), ont employé ce mot. Du moins ils ont voulu qu'on appelât manie un délire universel, non fébrile, avec audace et fureur. D'autres auteurs ont étendu bien davantage la signification de ce mot, et l'ont défini en délire, non fébrile, constant et universel, sans admettre la fureur comme caractère essentiel, tels sont NENTER (4) et CULLEN. Enfin, dans le langage ordinaire, le mot manie est employé pour exprimer une aliénation d'esprit quelconque, permanente, non fébrile, soit qu'elle se fasse remarquer par rapport à tous les objets qui sont du ressort de l'entendement, soit par rapport à un seul ou à un petit nombre. Aussi, SAUVAGES (5) a le soin de faire remarquer que le mot Français manie est plus étendu dans sa signification que le mot qui lui correspond en Grec, et qu'il convient même à ce que les anciens ont appelé mélancolie.

L'emploi du mot manie dans son acception radicale, ne me paraît pas avoir été exigé de rigueur parmi les anciens. On trouve qu'il a été usité de bonne heure pour exprimer des espèces de délire sans fureur. HIPPOCRATE dit que la manie vient d'une altération dans le cerveau, produite par la bile ou par la pituite; que ceux en qui la manie reconnaît pour cause la première de ces humeurs, sont turbulens et cherchent toujours à faire du mal, tandis que les maniaques *en qui la pituite surabonde, sont tranquilles et ne poussent point de cris* (6).

---

(1) *SENNERTI, med. pract. lib.* 1, *pag.* 2, *chap.* 15.

(2) *Aph.* 1118.

(3) *Cl. Gen.* 20. Et avant ceux-ci, *ARETÉE et CŒLIUS AURELIANUS*.

(4) *Fund. med. tab.* 169, *cap.* 2.

(5) *Loco citato, et Gen.* 19.

(6) *De morbo sacro* 23. *ed. CORNARII, de insania, ed. VAN-DER LINDEN.*

S'il faut s'en rapporter à SENNERT et à SAUVAGES, c'est des mélancoliques seulement qu'HIPPOCRATE a entendu parler quand il dit (1): *mania affectis si varices aut hæmorrhoïdes accesserint, maniæ solutio.* GALIEN donnait le nom de manie à tout délire non fébrile sans distinction, tandis qu'il nommait phrénésie celui qui s'accompagnait de fièvre (2). Les Latins traduisaient le mot Grec *mania* par *insania.* Or, ce dernier ne signifie certainement pas fureur, comme on peut le voir dans le troisième livre des tusculanes de CICERON. CELSE s'en est servi pour désigner toute aliénation d'esprit quelconque.

Des auteurs plus modernes ont reconnu trois genres principaux de délire non fébrile. 1°. La démence, *amentia*, *stultitia*, dont GALIEN donne le caractère dans le livre *de symptomatum differentiis.* 2°. La mélancolie, 3°. la manie.

Le premier genre est caractérisé par l'inaptitude à raisonner, par l'impossibilité de tirer une conclusion des prémices les plus évidentes. Les deux autres présentent une dépravation manifeste dans la faculté de raisonner, de sorte que les malades concluent, mais ils se trompent dans leurs raisonnemens. Les nosologistes ne sont pas d'accord sur les caractères qui doivent distinguer ces deux genres. Les uns prétendent que l'on doit appeler mélancolie, un délire qui n'a lieu que pour un petit nombre d'objets (CULLEN); d'autres un attachement de l'esprit à un seul objet sur lequel il délire, tandis qu'il raisonne sainement sur tout le reste (SAUVAGES); d'autres, un délire accompagné de crainte et de tristesse (SENNERT); enfin, un auteur moderne, dont l'autorité est, à tous égards, du plus grand poids, le Citoyen PINEL, semble n'admettre pour caractères de la mélancolie, que la tristesse, une taciturnité interrompue quelquefois par une gaîté passagère et convulsive, et une violence extrême dans les affections de l'ame. Il ajoute seulement, à la fin de la description de cette maladie, que « le trouble croissant de la raison » finit par une sorte d'aliénation d'esprit, ou plutôt par une association

---

(1) *Aphor. sect. VI*, 21.

(2) *De causis symptomatum*, *lib.* 2.

» bizarre et forcée d'un certain ordre d'idées ». On dirait qu'il regarde le délire plutôt comme une suite, que comme un caractère de cette maladie (1). D'un autre côté on a déjà vu plus haut combien les caractères de la manie sont arbitraires. MANGET observe qu'il existe beaucoup d'affinité entre la manie et la mélancolie, qui se changent fréquemment l'une en l'autre, ou s'alternent (2). ALEXANDRE DE TRALLES pense que la manie n'est que la mélancolie jointe à une propension vers la fureur.

Toutes ces raisons m'autorisent, je crois, à rendre au mot manie le sens qu'on lui donnait dans l'antiquité; à regarder la mélancolie de la plupart des auteurs, et la manie comme une seule et même maladie, susceptible de diverses modifications qui en font des variétés, et qu'on peut désigner par des noms différens pour plus grande commodité; mais qui ne sont ni assez constantes, ni assez essentielles, pour constituer des genres distincts dans une nosologie naturelle. En prenant à la lettre les caractères distinctifs admis par CULLEN, nous aurions peine peut-être à trouver des exemples de manie; il est infiniment rare qu'un maniaque se trompe absolument sur tous les sujets sur lesquels il raisonne. Le caractère de la mélancolie donné par SAUVAGES, ne serait pas plus facile à vérifier. Je prendrai donc le mot manie presque dans l'acception vulgaire, et j'entendrai par là un délire non fébrile et permanent, qui se manifeste par des erreurs graves dans les jugemens, sur des sujets à la portée du commun des hommes, soit que ce délire s'étende sur l'universalité des objets qui sont du ressort de l'entendement, soit sur une partie. La démence n'est point comprise dans cette définition, puisque son principal symptôme est l'impossibilité de raisonner, ce qui est bien différent du délire.

Je vais m'occuper d'abord de l'histoire de cette maladie. Les faits qui la constituent me serviront de base à quelques conjectures sur les causes prochaines. Nous discuterons ensuite les moyens de curation qui ont été proposés.

---

(1) PINEL, nosograph. tom. 2, pag. 27.
(2) *Biblioth. medic. pract. tom. 3.*

I. Les personnes les plus sujettes à la manie sont celles dont la sensibilité est très-exaltée. J'aime mieux désigner ainsi l'idiosyncrasie qui dispose éminemment à cette maladie, que de le faire en déterminant les tempéramens. Cette méthode est plus conforme à la bonne manière d'étudier les individus prescrite par BARTHEZ. C'est une opinion populaire qu'une imagination vive, un esprit subtil prédisposent à la manie. On observe que les personnes qui cultivent les beaux arts avec passion et avec succès y sont exposées. Serait-ce un effet de ce genre d'étude, ou l'aptitude à réussir dans les arts est-elle l'effet de la même cause qui dispose à la manie ? C'est ce que je ne puis décider.

II. Il est bien reconnu que la chaleur des climats méridionaux doit être comptée parmi les causes éloignées de la maladie dont nous parlons. Cette opinion est ancienne, et les observations les plus récentes n'ont fait que lui donner plus de poids.

Une chose qui n'est pas si claire que l'influence du climat, c'est l'action d'une chaleur passagère sur la production de cette maladie. Ceux qui ont prétendu qu'une insolation pouvait y donner lieu se sont fondés sur une observation d'AMATUS LUSITANUS, qui a vu une fille devenir maniaque après avoir lavé sa tête et l'avoir exposée aux rayons du soleil pendant le temps le plus chaud de l'année, dans le dessein de rendre ses cheveux blonds. Cet exemple ne prouve rien, et il est évident qu'une personne qui comptait sur ce moyen pour rendre sa chevelure blonde, n'avait pas besoin de l'influence du soleil pour devenir insensée. Mais rien ne me paraît autant contribuer à la production de la manie, que les affections morales et la direction que certaines formes de gouvernement font prendre aux esprits. Ces causes sont si puissantes, que lorsqu'elles se trouvent en contradiction avec les climats et autres circonstances physiques, elles l'emportent presque toujours. Les passions, quelles quelles soient, lorsqu'elles sont portées à un haut degré, ou qu'elles se continuent pendant long-temps, décident souvent la manie, ou au moins un dérangement dans les idées qui en approche plus ou moins. Cette vérité est si généralement reçue, qu'il serait superflu d'en rapporter des preuves. Mais ce qui n'est pas aussi généralement admis, c'est

qu'une joie immodérée, survenue tout à coup, est aussi propre que le désespoir à produire la manie. En 1720, il se fit, à Londres, des fortunes rapides, par l'établissement d'une société pour le commerce de la mer du sud; on observa cette année que les petites maisons étaient remplies de malades à qui la tête avait tourné à l'aspect de l'accroissement excessif et inespéré de leurs fortunes. PINEL a observé que, depuis la révolution, le nombre des foux était aussi plus considérable qu'il n'avait jamais été à la salpêtrière; mais qu'ils y étaient conduits par une cause toute opposée. Une attention trop soutenue sur un seul objet, en est une des causes les plus puissantes. Des exemples très-nombreux, et qu'il est inutile de rapporter, viennent à l'appui de cette assertion.

III. Il est des maladies qui traînent la manie à leur suite, ou dont l'effet est d'introduire la modification physique qui contribue le plus à produire cette affection. On sait que l'épilepsie est de ce nombre; et SYDENHAM a vu plusieurs fois la manie survenir à la suite des fièvres tierces et quartes qui avaient duré long-temps. Il est pourtant vraisemblable que dans ce dernier cas ce n'était qu'une démence.

IV. Les poisons végétaux, principalement ceux tirés des plantes solanacées, peuvent produire la manie; c'est ce qui résulte d'un mémoire de BOULDUC, présenté à l'académie des sciences (1703), et de plusieurs autres observations. Je crois cependant que ces substances donnent plus fréquemment lieu à la phrénésie.

V. On a dit que la suppression des hémorrhoïdes, des ulcères et des varices, pouvait donner lieu à la manie. J'ignore si le fait est certain, quoiqu'il paraisse attesté que l'apparition de quelqu'une de ces maladies y met fin très-avantageusement. Mais ce qui est plus sûr, ce dont j'ai un exemple sous les yeux, c'est que la grossesse peut produire la manie: dans ce cas, la maladie dure tout le temps de la gestation, et se dissipe lors de l'accouchement (1).

---

(1) Le Professeur PETIOT, que l'humanité et la science regretteront long-temps, nous communiqua un fait analogue, dans ses conférences cliniques de l'an VII.

J'ai

J'ai lu quelque part qu'on a vu des femmes maniaques éprouver une suspension dans leurs maladies par l'effet de la grossesse, et retomber dans leur premier état aussitôt qu'elles étaient délivrées.

VI. Voilà, je crois, ce qu'on sait de plus positif sur les causes éloignées de la manie. Je ne parle pas des alimens pesans et difficiles à digérer, que BOERHAAVE a regardés comme propres à engendrer l'attrabile, à laquelle il attribuait constamment cette maladie, ni des épiceries que CHARLES PISON accuse, parce que les observations faites à ce sujet ne me paraissent pas assez nombreuses pour être concluantes (1). Quand il s'agit de se décider sur l'efficacité d'une cause éloignée, il faut des faits très-multipliés et bien observés, pour ne pas prendre comme dépendantes l'une de l'autre deux circonstances que le hasard a rassemblées. Je me tais encore par la même raison sur l'influence qu'on a donnée aux excès vénériens dans la production de cette maladie, d'après le témoignage de HEERS et de FORESTUS.

VII. Je ne sais s'il y a une saison de l'année où la manie débute plus souvent que dans d'autres. Le peu d'accord qui règne à ce sujet parmi les auteurs, ne me permet pas de me décider. HIPPOCRATE a cru que l'invasion s'en fesait plus particulièrement dans le printemps et l'automne (2). SENNERT l'a placée dans les jours caniculaires. Je lis dans une thése présentée à la ci-devant université de médecine de Montpellier, que la manie périodique se présente le plus souvent dans le fort de l'hiver. Il est à croire que toutes ces assertions sont fondées sur des faits, et de là on peut conclure qu'il n'y a point de saison privilégiée pour l'apparition de cette maladie.

VIII. J'ai oublié de faire mention d'une circonstance dont on peut tirer quelque parti dans la théorie de la maladie qui nous occupe; c'est que je ne connais pas d'observation de manie survenue avant l'âge adulte. La démence se trouve à tout âge; mais je suis persuadé que la manie est extrêmement rare dans l'enfance.

---

(1) .... *Harumce causarum adeo extensus est ambitus, ut omnem medicinæ campum percurrere necessarium foret, si omnibus hisce perpendendis insudare vacaret.* LORRY, *tom.* 2, *pars.* 1, *cap.* 2, *pag.* 96.

(2) *Aphor. sect.* III, 20, 22.

IX. HIPPOCRATE s'est apperçu que la manie était souvent précédée de plusieurs symptômes précurseurs qui désignent une affection dans la région épigastrique. *Vomitus, in capitis doloribus, æruginosi, cum surditate, vigilantibus, cito maniam excitant* (1). Cette assertion est répétée par tous les auteurs qui ont traité de la manie, et notamment par le Citoyent PINEL, qui doit avoir eu souvent l'occasion de la vérifier. Ils y ajoutent quelques autres signes qui sont implicitement compris dans la sentence d'HIPPOCRATE, tels que des anxiétés dans la région épigastrique, le dégoût pour les alimens, les agitations, des inquiétudes vagues, des terreurs paniques, le tintement d'oreille, etc. C'est après ces avant-coureurs que le trouble des idées commence à se manifester par des actes singuliers, par des discours sans suite, par des jugemens extravagans, soutenus avec opiniâtreté ou avec colère. Cependant il arrive quelquefois que l'aliénation d'esprit n'est précédée d'aucun des signes précurseurs dont nous venons de parler, et qu'elle débute sans aucun avant-coureur. J'ai eu occasion d'observer l'invasion de la manie chez une fille de vingt ans qui avait éprouvé le malheur le plus cuisant qu'on puisse éprouver à cet âge, l'infidélité d'un amant qu'elle aimait avec toute la tendresse d'une personne sensible, et de mœurs irréprochables. Lorsque l'aliénation d'esprit survint, elle paraissait presque entièrement consolée et elle reprenait déjà l'embonpoint que son chagrin lui avait fait perdre. Les premiers signes de la maladie se firent remarquer dans une conversation où il était question de géographie; elle commit une erreur très-grave, dont elle n'aurait pas été capable en santé; comme son père voulut la relever, elle soutint ce qu'elle avait avancé avec beaucoup de chaleur, et alla même jusqu'à dire des injures grossières à ce père pour lequel elle avait toujours témoigné un respect exemplaire.

X. Il est impossible de donner une description exacte de toutes les formes sous lesquelles la manie se présente. On peut voir dans les divers auteurs qui en ont traité, les histoires plus surprenantes les unes que

---

(1) *Prenot. coac.* Cette sentence se trouve aussi au commencement du livre des prédictions.

les autres, dont ils aiment à divertir les lecteurs. Il n'existe pas de maladie qui offre peut-être autant de variétés. Quelquefois l'insensé ne délire que sur un petit nombre d'objets, tandis qu'il juge sainement des autres. Il n'est pas d'auteur qui ait traité cette maladie, qui n'en rapporte des exemples. On m'a communiqué l'histoire d'un ci-devant doctrinaire, homme de mérite, qui, ayant été quelque temps détenu dans les prisons de l'inquisition en Espagne, avait conservé une telle crainte pour les juges de ce tribunal, qu'il ne pouvait s'empêcher de prendre la fuite lorsqu'il voyait un dominicain, et s'aller cacher dans les lieux les plus retirés de la maison qu'il habitait. Ainsi voit-on des personnes ne délirer que lorsqu'on leur parle de leur santé. C'est proprement là ce que quelques-uns appellent mélancolie.

XI. Cette modification de la manie est le plus souvent, ce me semble, le produit d'une passion très-exaltée. C'est sur l'objet vers lequel le malade dirigeait, avec trop d'intensité, son amour, sa haine, son admiration, son attention, ou qui causait ses craintes, que ses erreurs ont lieu. Elle est pour l'ordinaire une suite de l'amour malheureux, de l'envie, d'une conscience trop scrupuleuse, de la dévotion excessive, des travaux littéraires, long-temps continués avec passion, etc.

XII. Quelquefois l'insensé paraît absorbé par une idée qui le rend indifférent pour tout le reste. Il semble d'abord enseveli dans de profondes méditations; ensuite il parle seul, se promène, se frappe le front, et fait d'autres actes d'une personne fortement occupée. Quelquefois il est en proie à quelque passion; il s'abandonne à des éclats de rire immodérés, aux pleurs, à la crainte, à la fureur. Certains restent taciturnes et immobiles; d'autres parlent et agissent sans cesse, et passent avec une rapidité étonnante, d'un objet à l'autre.

Il est des cas de manie furieuse où le malade méconnaît les personnes qu'il voyait le plus familièrement, ou du moins les rapport d'amitié, de parenté, ou autres qu'il avait avec elles. Il se répand en injures, en outrages, contre tout ce qui l'approche, et porte même la main sur ceux qu'il aimait le plus. Un état aussi violent ne peut pas être continuel; il y a des rémissions pendant lesquelles les malades sont plus

calmes. Tous les auteurs ont remarqué, et je m'en suis convaincu par ma propre expérience, que ces momens d'exacerbation étaient marqués par une apparence de perversion dans les qualités morales. Les maniaques cherchent à nuire à ceux qui les environnent, soit ouvertement, soit par des ruses malicieuses; ils trouvent du plaisir à détruire ce qui tombe sous leurs mains, quelquefois même ils attentent à leur vie. SAUVAGES rapporte l'observation d'un homme de Ganges, attaqué de manie, qui avait fait plusieurs tentatives pour s'ouvrir le crâne sans pouvoir y parvenir, à cause de la vigilance de ceux qui le gardaient. Cependant il parvint un jour à se faire une fracture au front. Cette fureur suicide lui fut avantageuse, puisqu'il s'échappa de la plaie une quantité considérable de pus, dont l'évacuation ramena la santé (1).

XIII. Il serait important, pour répandre quelque jour sur la théorie de la manie, de savoir si les atrocités auxquelles se portent les insensés dépendent d'une dépravation morale réelle, ou si ces actes sont liés naturellement avec la manière dont le malade sent. Ce dernier sentiment me paraît plus probable; voici les faits sur lesquels je me fonde:

1°. Il y a dans ce moment à l'hôpital des foux de Montpellier une femme dont la principale erreur est de se croire supérieure en beauté à toutes les autres. Aussitôt qu'une personne de son sexe s'approche d'elle, on la voit cracher avec mépris, guinder et détourner sa tête, en baissant les yeux comme pour regarder du haut en bas, et présenter tous les traits de la physionomie du dédain. Si elle apperçoit des femmes belles et bien mises qu'elle croit lui disputer la palme, elle les accable de menaces qu'on reconnaît à ses gestes, parce qu'une paralysie de la langue l'empêche de les articuler.

2°. J'ai vu une jeune paysanne qui se croyait transformée en demoiselle, regarder un mauvais bandeau de toile grossière comme une dentelle de prix, et chercher à déchirer avec dédain les coiffes des femmes du grand ton qu'elle fréquentait toujours.

3°. Le Citoyen PINEL parle d'un insensé qui déchirait le linge de

(1) SAUVAGES, nosol. Cl. 8, g. 20.

son lit, et en brisait la paille qu'il prenait pour un tas de serpents (1).

XIV. Jusques là, on ne voit pas une perversion décidée de la volonté, on n'y trouve que des actes d'extravagance très-bien en rapport avec la manière de sentir des malades. Il est vrai que l'auteur, que je viens de citer, dit avoir entendu de la bouche d'un maniaque, dans un moment de tranquillité, que les actions cruelles auxquelles il se portait, étaient l'effet d'une propension aveugle et féroce à tremper ses mains dans le sang de ses semblables. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la nature d'une pareille inclination; nous nous en occuperons bientôt d'une manière plus particulière.

XV. Les tranformations sont peut-être la modification la plus commune de la manie. Souvent les insensés s'imaginent être des animaux, des hommes extraordinaires, qui avaient été l'objet de leur admiration, ou des dieux; et ils agissent en conséquence dé cette erreur. Les premières de ces métamorphoses imaginaires sont connues des nosologistes sous le nom collectif de zoantropie. Les anciens les distinguaient en lycantropie, en cynantropie, etc. selon l'animal dont les insensés croyaient avoir pris la forme et le caractère.

XVI. Il arrive quelquefois que la folie consiste dans une erreur agréable. On se rappelle ce fou d'Athènes qui, au rapport de Théophraste, croyait que tous les vaisseaux contenus dans le pyrée étaient à lui; et cet autre qui entendait continuellement réciter des vers très-harmonieux, et pensait assister à la représentation des plus belles tragédies (2).

XVII. Une chose assez surprenante, mais pourtant bien constatée, c'est que la manie élève quelquefois les facultés intellectuelles à tel point, qu'on a besoin de tous les témoins irréprochables qui attestent ce fait, pour l'admettre sans résistance. En dépouillant ce que l'on raconte à ce sujet du merveilleux que des auteurs trop crédules y ont mêlé, il reste encore de quoi nous étonner. JEAN HUART (3) rapporte

---

(1) Nosograph. méth. tom. 2, pag. 33.

(2) *LORRY*, *de melanchol. p.* 1, *c.* 2, *p.* 86.

(3) *Examen de ingenios*, *c.* 4. Après lui, SENNERT et LORRY.

l'histoire de deux phrénétiques et d'un maniaque, en qui il remarqua le phénomène en question. Ce dernier était page d'un grand seigneur espagnol, et passait pour avoir les facultés intellectuelles assez bornées. Dans sa folie, il se crut maître d'un Empire, et il discourait souvent sur la manière de le gouverner. Ses principes de politique étaient si conformes à la véritable sagesse, il les développait avec tant de grâce, de précision et d'esprit, qu'on venait de toute part pour l'entendre, moins par curiosité, que par le desir de s'instruire. De semblables faits sont très-multipliés; j'ai eu occasion de le vérifier moi-même chez un maniaque de ma commune, qui, depuis l'invasion de sa maladie, discourait sans cesse politique avec assez d'élégance et de précision, quoique illitéré.

XVIII. En traçant le tableau historique de la manie, nous n'avons fait attention jusqu'ici qu'au dérangement des fonctions de l'entendement. Il faut maintenant exposer les phénomènes physiques que cette maladie présente.

Le caractère de la face est conforme au caractère de la manie. Le visage est gai, triste, rayonnant et presque surnaturel, selon les objets sur lesquels le malade délire. Néanmoins tout le monde convient que les yeux offrent une modification particulière bien difficile à analyser, que chacun reconnaît cependant, et que l'on désigne par cette expression vague, *yeux égarés*.

XIX. Il arrive souvent que le malade devient insensible à certaines impressions qui, dans l'état de santé, auraient excité chez lui des sensations pénibles et même insupportables. Il paraît inaccessible au froid le plus rigoureux; j'ai vu, comme bien d'autres, des insensés courir presque nuds dans les jours les plus froids, et une femme entr'autres qui, dans l'hiver de 1788, se dépouillait de sa chemise, son seul vêtement, sur le bord d'une rivière, se mettait nue dans l'eau pour la laver, et s'en revêtait immédiatement après; le froid était si vif que l'eau qui dégoutait de la chemise formait des glaçons au bas. Les maniaques sont encore fréquemment insensibles à la faim et à la soif, ils supportent des jeûnes auxquels une personne saine succomberait. Quelquefois ils sont insensibles à l'action des purgatifs drastiques les plus violens.

XX. Ce que nous venons de dire s'observe le plus souvent, *ut plurimum* dit Boerrhaave. Cependant il est des fous, en qui l'on remarque des phénomènes opposés. Van-Swieten parle d'un insensé qui passa plusieurs jours sans manger, et qui, après cette abstinence, se jeta avec une avidité insatiable sur des alimens, les dévora, et mangea ensuite ses propres excrémens, sans vouloir toucher à d'autres mets délicats qu'on lui offrait. Pinel, qui a observé plusieurs exemples de voracité, assure avoir vu beaucoup d'insensés très-sensibles au froid, qui, pendant l'hiver, se précipitaient avec empressement dans les chauffoirs, et d'autres qui avaient perdu leurs pieds par la congélation.

XXI. Dans la manie furieuse, on a presque toujours lieu d'observer une augmentation des forces musculaires. Le malade devient capable d'efforts surprenans; on le voit souvent rompre les liens les plus forts, se débarrasser des mains de ceux qui le retiennent, et se jouer de tous les obstacles qu'on oppose à sa fougue. Ce phénomène s'observe dans d'autres circonstances, et par conséquent n'est point propre à la manie. Il a lieu dans l'épilepsie, et on sait jusqu'à quel point la colère développe les forces. La vue d'un danger prochain, et le desir de l'éviter a souvent produit des efforts qui semblent tenir du miracle. A ces phénomènes près, les insensés semblent jouir d'une bonne santé, et les fonctions s'exercent comme dans l'état naturel.

XXII. La manie peut être continue ou intermittente; dans ce dernier cas, elle est presque toujours périodique. L'invasion des accès se fait le plus souvent en hiver, dit Sauvages; cependant j'ai eu occasion de l'observer deux fois, et c'était dans la canicule que les paroxismes survenaient. Je ne pense pas qu'il y ait une différence essentielle entre ces deux espèces de manie; elles se changent fréquemment l'une en l'autre, l'intermittente devient surtout très-souvent continue. Aussi les meilleurs auteurs n'établissent de différence entre elles que par rapport au pronostic qui est moins fâcheux dans l'intermittente.

XXIII La manie guérit difficilement. Elle ne menace pas ordinairement la vie; mais elle est rebelle aux secours médicinaux. On observe que les insensés sont à l'abri des maladies épidémiques et de la plupart

des maladies contagieuses. Je ne sais s'il se trouve des exceptions à cette remarque générale, mais elle doit avoir en sa faveur un très-grand nombre de faits, puisqu'elle est répétée par presque tous les auteurs.

Voilà l'histoire de la manie telle à peu près qu'on peut la recueillir chez les divers auteurs qui ont traité cette maladie, histoire qu'il est malheureusement trop facile de vérifier chaque jour. Pour la tracer, je me suis cru dispensé de citer nombre d'auteurs qui l'ont écrite avec assez de clarté et d'exactitude, parce que je n'ai pas cru devoir chercher dans les livres, ce qu'on a presque tous les jours sous les yeux.

Pour compléter ce tableau historique, je dois ajouter ici une observation générale sur l'état qui succède à la manie. Les malades restent pendant long-tems tristes, abattus et languissans, tant sous le rapport physique, que sous le rapport moral. Cette observation est conforme à tant d'autres qui prouvent que la faiblesse est la suite d'une excitation violente quelconque.

Les faits qui composent l'histoire de la manie peuvent fournir matière à bien des réflexions, qui intéressent également la science de l'homme physique, et celle de l'entendement. Je vais en exposer quelques-unes qui me paraissent avoir un rapport direct avec l'art de guérir; c'est le seul point de vue sous lequel il me soit permis ici d'envisager mon sujet.

Le principal phénomène, élément vraiment constituant de la manie, c'est le délire, c'est-à-dire, l'erreur des jugemens. On a encore pu remarquer dans l'histoire de cette maladie, les actions extravagantes, et on a voulu les rapporter à une dépravation de la volonté. Mais j'ai déjà insinué que je les regardais, dans la plupart des cas, comme une suite de jugemens erronés, et c'est ici le lieu d'examiner de plus près cette question.

Toutes nos actions sont 1.° l'effet de la volonté, ou 2°. d'une faculté qui supplée à la volonté dans les choses qui, n'étant pas à la portée de notre entendement, ne peuvent être le sujet d'une délibération, faculté qui est connue sous le nom d'instinct.

La

La volonté est toujours déterminée par des motifs, et ces motifs sont la prévoyance du bien ou du mal qui doit résulter de nos actions. Il nous est impossible de vouloir souffrir, ou de ne vouloir pas jouir. Ces desirs seraient en contradiction avec notre nature. Voilà la règle de notre volonté. Si quelquefois nous acceptons un mal, c'est dans la vue d'obtenir un plus grand bien; ou si nous fesons des actes qui nous conduisent à notre perte, c'est que nous n'en avons pas aperçu les suites funestes. Or, la prévoyance est le produit d'un jugement; c'est donc à la justesse et à la fausseté de ce jugement que tient la bonté ou la dépravation des actions commandées par la volonté. Les faits déjà rapportés (XIII) prouvent que les actions extravagantes sont l'effet d'une erreur de jugement. A ces faits je pourrais en joindre nombre d'autres également concluans. J'ai vu un insensé, qu'on avait été obligé d'enfermer, passer la journée à ânonner, tourné vers les murs de sa prison, parce qu'il prenait les saillies des cailloux pour des notes de plain-chant. Cette action était évidemment le résultat conséquent d'un jugement faux. Il croyait que la surface qui s'offrait à ses yeux était un papier de musique, et il s'en servait pour se procurer les seules jouissances qu'on pouvait attendre d'un pareil objet. Par analogie, je me crois fondé à penser que l'insensé qui se jete sur son père et cherche à l'égorger, le prend pour un ennemi dont la mort va le rendre plus heureux; je me sens très-porté à croire que ce rapport entre les actions et la manière de juger du malade, existe dans la plupart des cas, et je ne pense point qu'outre la lésion des jugemens, il faille encore admettre, comme semble le faire PINEL, une dépravation dans la volonté.

2.° L'aveu qu'un malade a fait au Citoyen PINEL (XIV), paraît contraire à ce que nous venons d'établir; mais un peu d'attention suffira pour nous convaincre que les actes dont il est question dans cet aveu ne dépendaient pas de la volonté. Ils étaient l'effet de l'instinct, lequel est lui-même en rapport avec la manière de sentir du principe de vie. Ce fait est semblable à ceux que les vitalistes ont accumulés pour prouver, contre STHAL, la distinction d'un principe de vie différent de celui de l'ame (1).

(1) Voyez FOUQUET, thèses pour la dispute de la chaire de VENEL.

Je pense que la propension qu'avait le malade de Ganges, dont SAUVAGES parle, doit être rangée parmi ces actes automatiques. Non-seulement ces actions ne sont point dirigées par une volonté perverse, mais elles sont quelquefois en contradiction avec la volonté, comme cela se voit fréquemment dans l'hydrophobie, où le malade invite ceux qui l'entourent à se mettre en garde contre ses morsures. L'instinct est à l'égard de l'animaléïté, ce que la volonté est à l'égard de la pensée, et je suis persuadé que les actes de l'instinct sont autant en rapport avec la manière de sentir du principe de vie, que ceux de la volonté avec la manière de juger du principe pensant.

Je conclus de là que les actes d'extravagance doivent être rapportés, dans le premier cas, à l'erreur des jugemens, dans le second, aux sensations dépravées du principe vital; et qu'il ne faut admettre aucune autre cause des symptômes moraux de la manie.

Mais à quoi tient donc l'erreur de nos jugemens, qui est la source de tous les symptomes moraux de la manie? La fonction par laquelle nous prononçons la convenance ou la disconvenance de deux idées, me paraît un acte forcé, nécessité par la manière dont on perçoit, et entièrement subordonné à nos sensations et à nos idées.

Je sais bien tout ce que les métaphysiciens ont débité sur la liberté de l'ame dans les jugemens; mais j'aime mieux m'en rapporter à mon sens intime, qui me dit qu'il m'est impossible de juger carrée une tour que je vois ronde, à moins qu'une sensation antérieure, plus forte que la présente, ne m'arrache ce jugement; et dans ce cas, ce n'est point sur les sensations actuelles que je juge, mais sur des sensations antécédentes. C'est donc à l'imperfection de la sensibilité qu'il faut rapporter nos jugemens erronés, puisque, si nous apercevions les objets tels qu'ils sont, nous serions obligés de les juger sainement.

Il est pourtant vrai que nos jugemens s'exercent souvent sur des objets absens, que nous avons la faculté de rendre présens à la pensée; cette faculté est ce qu'on nomme imagination, et comme elle remplit les fonctions de la sensibilité pour les objets absens, ses lésions peuvent donner lieu aux erreurs de jugement. Telle est l'objection qu'on pourrait

faire contre l'opinion qui regarderait les viciations de la sensibilité comme l'unique cause du délire. Mais il me paraît que l'imagination n'est que le pouvoir de renouveler une sensation. Il me semble donc que dans ses fonctions il n'y a qu'un ordre de la volonté qui est suivi d'une sensation semblable à celle qu'a produite auparavant un objet quelconque, et qui est actuellement absent (1). Je conçois, d'après cela, que si la faculté de sentir est viciée, la sensation ne sera plus semblable à celle qui avait lieu dans l'état sain; mais elle se dépravera suivant l'espèce de lésion de la sensibilité. On peut trouver des exemples de cela hors la manie. On sait combien la grossesse altère la sensibilité chez la plupart des femmes. Leurs goûts bizarres, leurs affections singulières, leur aversion pour certains objets qui leur sont habituellement indifférens, le prouvent assez. L'imagination suit les mêmes dépravations. Telle femme qui auparavant se moquait des contes des revenans, tremble à présent au moindre mouvement imprévu, et croit avoir un mort à ses trousses (2).

Les viciations dont la sensibilité est susceptible, sont peut-être innombrables. Cependant elles me paraissent pouvoir être rapportées à quatre grandes classes. La sensibilité est viciée lorsque 1.° certains objets sensibles pour le commun des hommes ne produisent aucune sensation;

2.° Qu'il se produit des sensations fantastiques très-fortes qui font juger présens des objets absens;

3.° Que les sensations ne sont point en rapport avec les objets qui les excitent, c'est-à-dire, qu'une impression légère produit une sensation

---

(1) Le Citoyen Pinel voudrait qu'on étudiat dans la manie, les lésions de chaque fonction de l'entendement en particulier, de la réflexion, de l'attention, de l'imagination, etc. et il attend de cet examen de grands résultats pour l'histoire de l'entendement. Mais je crois qu'il serait plus utile et à la métaphysique et à la médecine, d'analyser chacune de ces fonctions, d'observer les actes élémentaires qui la composent, et de tâcher de reconnaître quand elle est viciée, quel est l'élément en défaut.

(2) Je dois avertir que je confonds ici la sensibilité et l'affectibilité, quoique je reconnaisse combien il serait nécessaire de distinguer ces deux facultés dans un ouvrage plus étendu.

immodérée; qu'une impression considérable est à peine aperçue, que le même objet qui affectait autrefois agréablement, produit actuellement une affection contraire, et *vice versa*, etc.

4.° Enfin, lorsqu'une sensation actuellement produite, soit par un objet extérieur, soit par l'imagination, en réveille d'autres qui ne lui étaient pas naturellement associées.

Après avoir cherché la cause du délire par la méthode analytique, il faudrait éprouver celle que j'ai trouvée, en la comparant avec tous les faits qui composent la manie, et en fesant voir qu'ils peuvent tous découler de cette unique cause : mais je suis contraint d'y renoncer, parce que je ne pourrais pas donner à cet objet tous les développemens qui seraient nécessaires pour la mettre à l'abri des objections, et que d'ailleurs les bornes d'une dissertation ne me le permettent pas. Je ne hasarderai que trois réflexions, dont la première regarde la pathologie générale.

La variété infinie des formes sous lesquelles la manie se présente, n'a pas de quoi surprendre, si l'on fait attention qu'elle est le résultat immédiat d'une irrégularité dans l'exercice des fonctions de la sensibilité, et que le mode de cette irrégularité peut changer à l'infini. Cette variété est même, ce me semble, un caractère distinctif qui sépare les maladies appelées communément nerveuses, des maladies humorales. Dans ces dernières on aperçoit une régularité qui permet d'en donner une histoire exacte et facile à saisir; parce que les principaux phénomènes qui nous frappent, sont des actes du principe conservateur qui tend à expulser la cause matérielle, et que ces actes, véritablement digestifs et naturels, ont de la constance et de l'uniformité dans chaque genre de maladie. Les phénomènes des maladies dites nerveuses, sont au contraire l'effet immédiat des viciations des facultés, et ces viciations sont indéfinies.

Les deux autres réflexions auront pour objet de répondre à deux objections qu'on pourrait diriger contre la cause unique du délire que nous tâchons d'établir, objections qui auraient pour fondement les faits rapportés aux articles XVII et XXI. Voici comment je fais cadrer le premier avec cette cause. Il est bien prouvé que souvent nous percevons des sensations qui semblent s'effacer sans laisser aucune impression,

Cependant des circonstances où la sensibilité se trouve augmentée, nous retracent ces sensations avec assez de vivacité pour nous permettre d'établir des jugemens sur elles. Ainsi la lecture d'un livre pourra ne laisser après elle aucune impression, tandis que si l'amour propre pique le lecteur dans une conversation ou dans un examen, il se souviendra d'une infinité de choses qui auraient été perdues pour lui sans cette exaltation de la sensibilité. Il est facile d'appliquer cette explication aux faits rapportés au premier article ci-dessus cité.

Quant à l'augmentation des forces, avant de chercher à l'expliquer, il faut faire une réflexion pour estimer la quantité de forces toniques que possède un homme, il ne faut point partir des efforts qu'il opère habituellement, mais de ceux qu'il peut opérer; cela est évident: or, pour juger de tout ce que peut un individu, il faut le placer dans des circonstances où il ait intérêt d'employer toute sa puissance. Mais l'expérience nous montre que des passions vives ont développé quelquefois des forces qu'on n'eût jamais soupçonnées chez un homme. Ces forces existaient donc et n'attendaient qu'une occasion pour se déployer. Je demande maintenant si on ne peut pas croire que le développement des forces, dans la manie, dépend de la fureur, de l'intensité des desirs de l'insensé, de la confiance qu'il a en ses moyens, et non point d'une augmentation réelle? J'abrège pour passer à la recherche des causes immédiates des viciations de la sensibilité.

1.° La sensibilité n'étant point une propriété essentielle de la matière, je conçois, et l'expérience prouve qu'elle peut se trouver dans des degrés différens et être modifiée de mille manières, quoique la constitution physique des organes reste la même. Je ne vois donc point qu'il soit toujours nécessaire d'admettre un désordre physique dans nos solides pour concevoir les viciations de la sensibilité. C'est ce que CULLEN a reconnu quand il a admis les manies mentales. Ces altérations sont ordinairement le produit de causes morales, dont il est impossible de circonscrire le nombre.

2.° Quoique les viciations de la sensibilité puissent exister sans aucune altération physique des organes, il paraît que les changemens dans la

constitution de ces derniers, en amène toujours un dans leur manière de sentir. Aussi il résulte des observations de BONNET, de MANGET, de BOERHAAVE, de LIEUTAUD, de MALACARNE et de bien d'autres, que le cerveau des maniaques est presque toujours plus compacte que dans l'état naturel, et que quelquefois il est beaucoup plus mol. Dans les deux cas, on peut conclure que les changemens de constitution, dans cet organe, sont suivis d'une altération dans la sensibilité.

C'est peut-être à cet ordre de causes qu'il faut rapporter la manie des femmes enceintes; car il est prouvé que la conception et la gestation altèrent la contexture des solides.

3.° L'expérience nous prouve encore que la sensibilité peut être viciée au suprême degré, par la présence de certains poisons qui produisent une impression profonde sur le système sensitif. Une bile dépravée qui réside dans les premières voies, le lait ou toute autre substance retenue dans un organe très-sensible, peuvent quelquefois produire des effets semblables.

Ces idées de saburre paraîtront trop dégoûtantes à certains médecins solidistes. Mais je me laisse plus facilement convaincre par une observation que par l'opinion des plus grands hommes. Il n'y a pas long-temps que j'ai été témoin d'un fait qui ne laisse aucun doute à cet égard. Une femme d'une sensibilité très-exaltée se plaignait depuis plusieurs jours de maux de tête; d'anorexie, et présentait tous les prodromes de l'affection qu'on appele communément fièvre saburrale bilieuse. Tout-à-coup elle fut atteinte d'anxiétés, de terreurs paniques; elle était sans fièvre, mais le trouble de ses idées, son langage apocalyptique, sa prétendue certitude d'une mort prochaine, me firent craindre une aliénation d'esprit imminente. Une tisane légèrement stibiée décida un vomissement abondant de bile porracée, dont l'évacuation fut suivie d'un calme parfait qui n'a plus été altéré.

Il y a apparence que les manies de cette espèce étaient plus communes chez les anciens que chez nous, puisqu'ils regardaient la folie, en général, comme dépendante de l'atrabile, et que les moyens curatifs qui réussissaient le mieux étaient ceux tirés de la classe des purgatifs drastiques. (Je conviens cependant que l'action de ces derniers ne se borne pas à évacuer.)

C'est encore ici que se place la manie de l'homme de Ganges dont il a été fait mention plus haut.

4°. La thérapeutique de la manie nous offre des faits qui semblent prouver que cette maladie peut tenir à un spasme du cerveau. On connaît les heureux effets des douches froides sur la tête accompagnées de moyens propres à détourner une fluxion qui aurait son centre dans cet organe. Il est à croire que ce resserrement spasmodique change la constitution de ce viscère, et altère ainsi la sensibilité.

Cette distinction des diverses causes de la manie est le résultat des observations faites sur les succès des divers moyens curatifs employés jusqu'ici. Il est malheureux que la séméïotique ne nous apprenne pas à classer chaque cas particulier avant d'en entreprendre le traitement. Mais l'étiologie des causes procathartiques doit venir au secours du médecin.

Je ne connais pas d'exemple de manie qui ne puisse être rapporté avec vraisemblance à une de ces quatres causes. Je me persuade aussi que les divers pronostics qu'HIPPOCRATE a tiré des différentes terminaisons de cette maladie, ne doivent pas être appliqués indistinctement à toutes les espéces. L'amendement des symptômes, la conversion de la manie en une simple aliénation d'esprit, *mentis emotionem*, est d'un heureux augure (*Aph. S. VII*, 5.). Ceci me paraît surtout applicable aux manies du premier ordre.

L'hydropisie, selon le même aphorisme, est encore avantageuse. Je demande si on ne pourrait pas croire que ce pronostic doit principalement regarder les folies du second ordre ?

La dyssenterie, les varices, les hémorrhoïdes, les ulcères, terminent avantageusement cette maladie, d'après les sentences d'HIPPOCRATE et une observation de FORESTUS. Cela me semble regarder particulièrement les manies qui reconnaissent pour cause celles dont il a été fait mention au N.° 3.

Les méthodes curatives sont susceptibles d'une classification analogue, et cette classification est le seul moyen de mettre quelque ordre dans cette multitude effrayante de remèdes qu'on a conseillés.

1.° Les manies, que j'appelerai mentales avec CULLEN, sont les seules qui puissent céder aux secours moraux. Dans ces cas, les viciations de la sensibilité tiennent à des causes morales; il est possible que des remèdes du même genre puissent rendre cette faculté à son état primitif. Ces moyens ne sont pas les seuls qui puissent être mis en usage, il en est qui sont purement physiques, et qui agissent en produisant une révolution totale dans l'économie. Une suite assez ordinaire de ce trouble est une ordonnance naturelle dans les fonctions. Ces moyens constituent la méthode curative connue de l'école vitaliste, sous le nom de perturbatrice.

Ces moyens ne doivent pourtant pas être pris indistinctement. Lorsque le délire se porte vers un petit nombre d'objets, on peut faire usage de moyens moraux très-doux, pour détacher le malade aussi long-temps qu'il est possible, des idées qui l'occupent et qui l'absorbent tout entier. Les sensations agréables, les distractions, les divertissemens, des préceptes de sagesse, embellis par tout ce qui peut les rendre plus aimables aux yeux du malade, la musique pour ceux qui l'aiment; voilà les moyens qu'il faut mettre en pratique pour faire révulsion, si je puis m'exprimer ainsi, et attirer sur d'autres objets la sensibilité qui se concentre sur un seul. Quand l'insensé délire sur tout, on n'a plus cette ressource; il faut alors frapper fortement son esprit par la terreur, ou produire en lui une suspension de toute fonction par l'immersion. Ce dernier moyen ne réussit qu'autant qu'il va presque jusqu'à l'asphixie, et que le malade laisse dans l'eau, selon l'expression de VAN-HELMONT, jusqu'à son idée favorite. Je ne serais pas éloigné de croire que c'est à l'effet perturbateur que sont dus les succès de la saignée poussée à l'excès, telles que la pratiquait un empirique dont parle PLATER, qui fesait saigner ses malades jusqu'à soixante-dix fois dans une semaine.

2.° J'ignore s'il existe des moyens pour guérir les maladies qui dépendent de la seconde cause. La médecine ne nous en fournit aucun. Je desirerais cependant qu'on essayât la fièvre s'il était possible de la produire chez l'individu (1). HIPPOCRATE a observé que les fièvres intermittentes

(1) On peut consulter, à ce sujet, un excellent mémoire du Professeur DUMAS.

pouvaient

pouvaient terminer heureusement la manie. Rien ne semble s'opposer à ce qu'on tente ce moyen dans le cas dont je parle.

3.° C'est dans les manies qui reconnaissent pour cause celles dont nous avons fait mention dans le troisième article, qu'il faut faire usage de la méthode curative des anciens, laquelle consiste principalement en évacuans. Il faut sans doute que ces moyens correspondent à l'espèce de cause matérielle que l'on présume exister. Les émétiques, les purgatifs et les saignées, peuvent être nécessaires. On doit avertir que les médicamens qu'on choisit, doivent être pris parmi ceux qui agissent avec le plus de vigueur; les viciations de la sensibilité la rendent inaccessible aux moyens faibles. La saignée, l'application des sangsues aux vaisseaux hémorrhoïdaux, les cautères, les purgations, constituent une méthode de traitement que DUMAS appelle imitatrice, et que la nature indique par les émonctoires qu'elle établit quelquefois lors de la guérison de cette maladie, selon l'observation d'HIPPOCRATE.

4.° Enfin, le succès des anti-spasmodiques directs et des révulsifs, atteste l'existence de la quatrième cause. C'est dans le cas où le spasme du cerveau existe, que l'opium, dangereux dans d'autres circonstances, produit des cures merveilleuses. Les pédiluves, les bains chauds, les purgatifs drastiques, sont les moyens desquels on doit attendre dans ce cas le plus de succès.

Cet aperçu sur la thérapeutique me paraît suffisant. Ce n'est pas dans des ouvrages de la nature de celui-ci, qu'on doit entrer dans des détails, et exposer les accessoires du traitement.

Fin.

PROFESSEURS.

LES CITOYENS,

GASPARD-JEAN RENÉ, *Directeur.*	*Médecine légale.*
C. L. DUMAS .... J. M. J. VIGAROUS	*Physiologie*, *Anatomie.*
J. A. CHAPTAL. .... G. J. VIRENQUE.	*Chimie.*
A. GOUAN .... J. N. BERTHE	*Botanique*, *Matière médicale.*
J. B. T. BAUMES .... P. LAFABRIE	*Pathologie*, *Nosologie*, *Météorologie.*
A. L. MONTABRÉ.	*Médecine opérante.*
H. FOUQUET .... V. BROUSSONET	*Clinique interne.*
J. POUTINGON. .... A. MEJAN.	*Clinique externe.*
J. SENEAUX	*Accouchemens*, *Maladies des Femmes*, *Éducation physique des Enfans.*